

# LES COMPAGNONS D'HELA

PREMIER CHAPITRE

MANOU  
CHINTESCO

FANTASTIQUE



TITRES DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION  
« FRACTALES/FANTASTIQUE » :

*Trois pépins du fruit des morts*, Mélanie Fazi (prix Merlin 2004).  
*Les Dieux de Cluny*, François Darnaudet.  
*Le Complexe de Médée*, Alain Delbe.  
*Soie sauvage*, Fabienne Leloup.

*Un historien est un babillard qui fait des tracasseries aux morts.*

VOLTAIRE.

*Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland*

NESTIVEQENEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépot Légal : octobre 2004

ISBN : 2-915653-04-6

## Prologue

Les lettres noires apparaissaient lentement sur l'écran bleu, se détachant tels de petits personnages autonomes, formant des mots, puis des phrases devant mes yeux mi-clos. J'avais choisi un pseudo stupide, comme tous les pseudos, plongeant malgré moi dans cet univers irréel, me pliant aux règles de ce mode de communication aveugle, refuge ingrat de ceux qui, comme moi, se sentent si seuls. La liste des noms défilait maintenant devant moi : *Hannibal*, *Sexy Girl*, *Intello*, *Amour*, *Superman*, etc. J'inscrivis à mon tour mon identité d'un soir en tapotant sur le clavier, cherchant maladroitement les touches d'un doigt hésitant. *Alexandre* conviendrait pour cette fois. J'appuyai sur « envoi », heureux d'être entré dans la danse, impatient d'obtenir un résultat, ne pouvant empêcher un sourire enfantin de naître sur mes lèvres. Une minuscule enveloppe clignota au coin du navigateur. Quelqu'un venait juste de me faire parvenir un message. Je fus surpris que cela vienne si vite. L'inconnu se présenta comme étant *Sly L*, ce qui ne m'inspira pas grand-chose. À quoi étais-je en train de jouer ? Je ressentis tout à coup le ridicule de la situation. N'avais-je pas l'air idiot penché sur mon vieil ordinateur, au beau milieu de cet appartement désert, alors qu'il aurait été si simple d'aller rôder dans un bar ? Mon interlocuteur me fit à nouveau signe. Contrairement à moi, il semblait être passé maître dans l'art de se servir d'une messagerie car les phrases qu'il m'adressait me parvenaient à une rapidité surprenante. *Sly L*

s'appelait en vérité Lucio. Il ne recherchait rien de bien précis et s'était connecté au réseau pour tuer son ennui comme il le faisait quasiment chaque soir. Nous échangeâmes quelques banalités, suite à quoi il me donna son numéro de téléphone, justifiant ce geste par un bref « Tu m'as l'air cool ». Je restai pensif.

Mon chat sortit de sa torpeur et vint se frotter contre ma jambe, ondulant de tout son long dans l'espoir que je daigne enfin le nourrir. J'éteignis l'ordinateur, me levai et me dirigeai vers la cuisine. Les cartons jonchaient encore le sol et je dus slalomer afin de ne pas les heurter. Juste un déménagement de plus, le centième au moins... J'eus une pensée tendre pour ma douce Clothilde qui avait passé des heures à emballer tous mes objets personnels dans du papier de soie, calant soigneusement chacun d'eux afin d'éviter la casse. Elle reviendrait bientôt pour tout remettre en ordre, arranger l'appartement selon mon goût. Elle seule connaissait par cœur la moindre de mes habitudes, l'emplacement du plus infime bibelot, du plus précieux de mes souvenirs.

Mon chat miaulait de plus belle, et ses plaintes se firent d'autant plus vives que j'approchais du réfrigérateur. Deux cuillerées à soupe de mou feraient l'affaire. Je rassasiai la bête de mon mieux afin qu'elle cesse enfin de m'écorcher les oreilles et en profitai pour jeter un bref coup d'œil à la pendule murale. Onze heures. Il ne me restait plus beaucoup de temps. Je fouillai dans mes poches et n'y trouvai pas l'ombre d'une cigarette. De retour au salon, je décrochai le téléphone et tentai de déchiffrer tant bien que mal le numéro griffonné à la hâte sur une pochette d'allumettes. Était-ce un cinq ou un neuf ? Ce devait être un cinq. Lucio répondit presque immédiatement. Sa voix était celle d'un adolescent, pleine de douceur et de timidité. Masculine, douce et enjouée. Sans me laisser placer un traître mot, il m'invita à le rejoindre une heure plus tard dans un café du boulevard Raspail. Une sensation de panique me prit à la gorge, m'enveloppant d'un nuage âcre auquel je parvins tant bien que mal à résister. « C'est entendu », marmonnai-je, ce à quoi il n'ajouta rien. Je reposai le combiné. Mon chat me lança un regard qu'une petite pointe de parano me fit interpréter comme chargé de soupçon. Rien n'allait plus. J'allais me fourvoyer une fois de plus et, comme à mon habitude, j'en étais parfaitement conscient.

« Imbécile ! » hurlai-je intérieurement tout en enfilant ma veste.

Il était minuit moins vingt lorsque j'arrivai devant *Le Raspail vert*. Comble de bonheur, il était fermé. Quel bel alibi ! Une petite pluie fine vint frapper les verres de mes lunettes, giflant mes joues, vexant mon ego, démaquillant mon âme, la faisant ressembler à un pastiche de clown triste. J'allais tourner les talons lorsqu'un jeune homme s'avança vers moi. Il y a ici-bas des gens étranges, malsains parfois, qui vous secouent jusqu'au plus profond, des gens qui vous touchent, vous déstabilisent, mangent vos yeux et se délectent de ce qu'ils pourront y glaner. Lucio faisait partie de ces gens-là. Il avait le visage le plus particulier qu'il m'avait été donné de voir depuis des siècles. Deux grands yeux verts, trop grands, une bouche immense et un nez aquilin, trop aquilin. Il tendit une main moite dans laquelle j'engageai la mienne. De longs doigts effilés, imparfaits, mais d'une douceur d'argile, se refermèrent sur elle, provoquant en moi ce que je redoutais jusque-là.

— Alexandre ? dit cette voix juvénile.

Je restai sur place, en proie à mes peurs.

« Imbécile ! » clamait ma rage.

— J'étais sûr que tu viendrais, reprit la voix.

— C'est fermé, lançai-je d'un ton presque plat en désignant la devanture du bistrot.

Je devais fuir à tout prix, mais mon instinct me retenait. Je devais fuir, absolument. Lucio, sans aucun doute, avait senti mon trouble.

— Je ne suis pas homo si c'est ça qui t'inquiète, dit-il tout doucement.

Je restai silencieux. J'avais faim. Mon corps entier demandait sa pitance et je ne pouvais m'y résoudre. Lucio esquissa un sourire ambigu et, comme je l'avais moi-même fait quelques instants plus tôt, fouilla ses poches et en tira un paquet de Chesterfield défraîchi. Mon sang ne trouvait plus le chemin du cœur. La présence de ce jeune homme qui feignait si bien l'innocence et ignorait à qui il avait affaire m'horripilait. De sa chevelure blonde où régnait l'anarchie gouttaient des perles de pluie. Je ris du romantisme que m'inspirait cette vision. J'étais subjugué.

*Alexandre*... J'avais choisi le prénom de cet homme dont seuls quelques historiens parlaient encore, de cet être disparu qui me poursuivait cependant. Ce souvenir lointain vint me poignarder alors que l'éphèbe qui me faisait face allumait sa cigarette.

— Où allons-nous ?

Encore cette voix immature. Mon dieu, si j'avais un dieu auquel me raccrocher !

— À la *Closerie*... dis-je machinalement.

Mon sang ne trouvait décidément aucun chemin.

La plaque de cuivre fixée au coin de la table était au nom d'Henry Miller. Étonnant pour un type qui n'avait pas le sou, me dis-je en promenant mes doigts sur ce futile hommage. Presque affalé sur le clavier, les doigts déformés par l'arthrite, un pianiste centenaire s'acharnait, l'œil morne, à saccager les standards d'Édith Piaf, transformant *La Vie en rose* en véritable calvaire. Nous commandâmes deux kirs champagne à un serveur engoncé dans un habit étriqué qui nous dévisagea avec maladresse derrière une paire de lunettes à double foyer. Il me fit penser à une grosse grenouille en tenue de gala. Lucio regardait les gens circuler devant le bar comme s'il s'agissait de bêtes curieuses, lâchait de petits commentaires irrespectueux sur la façon dont ils étaient vêtus et me fit remarquer que cet endroit, jadis tant respecté, n'était plus qu'un bouge parmi tant d'autres. Je n'étais pas tout à fait de cet avis car, pour moi, la *Closerie* gardait malgré tout un je-ne-sais-quoi de séduisant. Il est vrai que Man Ray et Marcel Duchamp avaient laissé place à de banals ivrognes aux prétentions intellectuelles proportionnelles à leur manque d'élégance. Vrai aussi que faux Chanel, faux Vuitton et nez refaits remplaçaient désormais le talent. Il suffisait d'ouvrir attentivement les yeux pour en avoir la certitude. Non loin de nous, des psychanalystes lacaniens passablement grisés contaient leurs dernières aventures grivoises à de vieilles filles rafistolées qui croyaient dissimuler leur âge sous des tonnes de fond de teint. Côté brasserie, un acteur sur le déclin, qui ne faisait la une des journaux qu'à l'occasion de sa énième cure de désintoxication, jouait les stars en traitant le personnel avec condescendance, prétendant à voix haute avoir rendez-vous avec un hypothétique producteur, dans l'unique but de se faire

reconnaître par ses voisins de table. Et malgré tout cela, malgré l'odeur de décadence qui emplissait mes narines, malgré cet étalage de faux-semblants et de bêtise, j'aimais à m'installer sur la banquette de moleskine le temps d'un verre, songeant avec nostalgie à cette époque bénie où Hemingway passait la porte à tambour et me saluait d'un petit signe de la main. Je gardai ces réflexions pour moi de peur d'éveiller les soupçons de celui qui m'accompagnait et me contentai de porter un toast à notre « amitié naissante ». Ma voix emplie de gêne me fit honte. Lucio était sublime et plus je le regardais, plus la raison pour laquelle j'avais surfé sur internet perdait de son sens. Je m'en voulais de m'être pris au piège, de n'être plus sûr de ce que je comptais faire. Ce caractère indécis m'était si étranger, si empreint d'une inhabituelle sensiblerie que je décidai de reprendre les rênes et de ne plus me laisser intimider par ce jeune homme, aussi ravissant pût-il être. Après tout, ce n'était qu'un humain et rien de plus. *Rien de plus...* Ces mots résonnèrent singulièrement dans ma tête, comme résonnent les mensonges lorsque l'on sait que l'interlocuteur n'est pas dupe. Lucio parlait. Il me posait des questions anodines auxquelles je m'entendais répondre par d'elliptiques répliques qui trahissaient ma hâte d'en finir, sirotait son kir avec lenteur, me fixant de son regard insoutenable, un imperceptible sourire au coin des lèvres. Je lui proposai de quitter cet endroit sans parvenir à dissimuler mon impatience. Il acquiesça en baissant doucement les paupières, sans se défaire pour autant de ce sourire qui jouait si bien avec mes nerfs.

La nuit était dense et sans étoiles. La pluie s'abattait sur nous comme une myriade de serpents un soir de carnaval. Le boulevard du Montparnasse, si fréquenté dans la journée, avait pris des allures de fin du monde. Un vent violent secouait les arbres, dénudant les dernières branches qui avaient résisté à l'assaut de l'automne. Lucio parlait encore. Je n'écoutais plus depuis longtemps. Le désespoir m'envahit. Je m'approchai. Ce qui arriva ne fut pas surprenant, mais pire que tout. Je fondis sur lui tel un amant parvenu au seuil de son désir, plantant mes dents dans sa chair, jouissant de ce plaisir, le croyant intact, pur et damné. Je savais que la métamorphose avait eu lieu, que je ne pouvais plus faire machine arrière, goûtant la saveur subtile et chaude de son

essence. Les yeux fermés, je touchai son corps, m'abandonnai à la jouissance. Allait-il en mourir ? Son pouls ne broncha pas le moins du monde. Il resta régulier, anormalement régulier. La panique, encore elle. J'ouvris les yeux. Le boulevard était toujours désert. Seule, une femme rondouillarde passa devant nous avec un labrador. Elle ne s'aperçut de rien. Lucio riait. Il me lança un regard à la fois complice et défiant.

— Laisse tomber, ricana-t-il, nous sommes du même monde !

Je relâchai mon emprise, dépité. Le goût de son sang dans ma bouche me fit l'effet d'un mauvais alcool qui aurait brûlé ma langue. Il me regardait, et ce que je vis alors me glaça. Il n'y avait plus de jeune garçon candide, il avait laissé place à un voyageur de l'éternité aussi vieux que moi, sinon plus. Je reculai.

Nous errâmes dans le vieux Montparnasse pendant les quelques heures qu'il nous restait, riant de la coïncidence qui avait donné lieu à notre rencontre. Nous nous avouâmes avoir pris l'habitude d'attirer nos proies via internet et comparâmes cette stratégie, avec un humour noir non dissimulé, à une commande chez Pizza Hut. Je me sentais transporté. Sans raison apparente, je l'enlaçai devant l'entrée du cimetière Edgar-Quinet, l'embrassai telle une femme, le serrant contre moi comme pour l'étouffer. Je sentis les larmes me venir.

« Imbécile ! » s'écria mon âme.

Il ne me fallut pas plus de cinq minutes pour rejoindre mon appartement du 12, rue Campagne-Première. Je réalisai du même coup qu'en me rendant au *Raspail vert* par le boulevard du Montparnasse j'avais fait un énorme détour. Mon chat m'accueillit en ronronnant. Je baissai les stores vénitiens afin que les lueurs naissantes du soleil ne puissent m'atteindre pendant mon sommeil, puis, comme saoul, me dévêtis au beau milieu du salon, roulai mes habits en boule et les lançai à l'autre extrémité de la pièce. J'allai dans ce qui allait devenir plus tard ma chambre et dont l'équipement ne se résumait encore qu'à un matelas sur lequel était jetée une couverture de mohair qui me fit penser à la peau d'un animal mort. Je me couchai nu, en position fœtale, souffrant tel un drogué qui n'aurait pu prendre sa dose, soulevé par d'atroces soubresauts. Déjà, ma peau s'asséchait et

je pouvais sentir les rides se creuser autour de ma bouche. Les quelques gouttes de sang de Lucio n'avaient fait qu'augmenter mon besoin d'hémoglobine. Il me fallait sombrer dans les limbes au plus vite afin d'échapper à cette douleur lancinante. Une patte après l'autre s'enfonçant dans mes côtes, mon chat vint s'installer contre mon ventre et entreprit une interminable toilette avant de s'endormir à son tour. Cette source de chaleur m'aida à perdre peu à peu conscience. Je ne me souviens pas des rêves qui peuplèrent mon esprit dans cette descente aux enfers, mais je me doute bien que mon compagnon d'une nuit n'y était pas étranger.

## I

J'avais compté les pièces de deux euros, et celle que le grand homme mince insérait maintenant dans la fente du jackpot était la sixième. Les fruits refusaient de s'aligner et cela m'amusaient d'observer les mimiques de déception, d'entendre les soupirs et les grognements sourds que cet état de fait provoquait sur ce joueur somme toute raisonnable. Je commandai un verre de sauvignon au barman qui, tout heureux de la blague qu'il venait de sortir à un client, fit mine de ne pas m'avoir remarqué. Me débarrasser de l'âpreté de mon haleine revêtit un caractère d'urgence. Je réitérai ma demande et mon souhait fut bientôt exaucé. Un verre de vin blanc et une coupelle d'où débordaient des chips apparurent devant moi comme par l'action du Saint-Esprit. Le grand mince venait de terminer son Ricard et s'appêtait à tenter une nouvelle fois sa chance. Je lui tendis une pièce.

— Merci, Roman ! dit-il en m'administrant une petite tape sur l'épaule.

— Cette fois, pas question de te ramasser, OK ? répondis-je, taquin.

— Si les oranges tombent, ça nous fera au moins cinq cents euros !

Je pris une gorgée et commençai moi aussi à fixer la machine.

— Norbert, je te remets un Ricard ? s'enquit le barman en s'adressant à mon ami.

— Ouais, ouais, murmura celui-ci tout en pressant le bouton du jackpot.

Les oranges devaient sacrément nous en vouloir puisqu'elles ne daignèrent pas se suivre, laissant la place à un savant mélange de fruits et légumes, tous plus agaçants les uns que les autres. Norbert jeta un regard assassin au signal lumineux qui s'affichait : « Remettre deux euros. »

— Belle connerie ! grommela-t-il.

Il était artiste peintre et nous nous étions rencontrés le jour où j'aménageai au 12. C'était en quelque sorte mon voisin, puisqu'il vivait au 5. Ayant eu pitié de Clothilde et de sa fragile silhouette, il l'avait aidée à porter quelques-uns de mes cartons à l'intérieur de l'immeuble, lui expliquant son point de vue sur la peinture moderne, se définissant lui-même comme un « restructureur de matière », ce à quoi la pauvre ne comprenait rien, mais qu'importe. Il avait été d'une gentillesse extrême et c'était bien suffisant pour qu'elle s'en fit un ami. À mon réveil, j'étais sorti de la chambre et les avais trouvés en grande discussion devant un whisky de mauvaise qualité, assis en tailleur parmi les cartons, comme deux écoliers séchant les cours. Norbert, qui arborait un costume de flanelle noire ayant tout l'air de sortir de chez Yves Saint-Laurent, me dévisagea et se permit une réflexion ironique me signifiant mon manque d'éducation. Comment avais-je donc pu laisser à une femme si charmante la responsabilité d'un tel déménagement ? Je compris qu'à mon allure il m'avait pris pour un alcoolique invétéré qui, après une nuit blanche, aurait cuvé toute la journée pour n'émerger qu'à cette heure tardive. J'en fus chagriné et ne pus trouver aucune excuse tangible pour sauver les meubles. L'idée saugrenue de lui avouer ma vraie nature m'effleura cependant. Je m'imaginai amusé, lui déclarant sèchement à la manière d'un Bela Lugosi vieillissant : « Je suis un vampire. » Au lieu de cela, je me contentai de hocher la tête. La sonnerie de mon portable avait retenti juste à ce moment-là. Le gong qui me sauvait la mise. On m'informait que Die First, le groupe de rock dont je m'occupais, venait d'arriver à l'aéroport Charles-de-Gaulle, et que mes petits protégés s'en étaient pris à l'attachée de presse, l'assommant de mille reproches concernant la promotion de leur

album, le standing de l'hôtel où ils avaient passé la nuit et le manque de Tequila dont ils avaient apparemment souffert dans l'avion qui les avait ramenés du Nouveau-Mexique. J'avais du pain sur la planche, et c'était tant mieux. Ces écorchés vifs aux bras couverts de tatouages d'un goût douteux avaient besoin d'un minimum de discipline, et c'était à moi qu'incombait cette lourde tâche. Norbert me fit remarquer que j'avais tout à fait le physique de l'emploi. Clothilde acquiesça, me lançant un regard tendre et complice. Il est vrai qu'avec ma moustache en crocs, mes longs cheveux noirs et ma carrure imposante, j'avais tout du moujik. Je croisai Norbert tous les soirs qui suivirent, car celui-ci prenait religieusement son apéritif en face de chez moi, au *Camilou*. Un ami mortel qui me traitait comme tel, ne me posait aucune question, persuadé que mes horaires nocturnes n'étaient dus qu'à mon activité professionnelle. Tout éphémère que pût être le plaisir que j'en tirais, j'en étais heureux.

— Tu fais quelque chose de spécial ce soir ? s'enquit-il.

— Je suis censé aller au concert de Die First. Tu veux venir ?

Norbert hésita. Je savais pertinemment que le rock n'était pas vraiment son truc.

— Non, j'ai un travail à finir.

— Alors à demain !

— Ouais, on lui fera cracher de l'or à cette saloperie ! dit-il en montrant le jackpot.

Je pris un taxi jusqu'au boulevard de Rochechouart et demandai au chauffeur de faire une petite halte dans la rue jouxtant l'Élysée-Montmartre, devenue le territoire des petites frappes désœuvrées qui s'éternisent habituellement à l'entrée des concerts dans le but de trouver une place au rabais ou quelques grammes d'une substance psychodysleptique quelconque. Il parut m'en vouloir mais se plia à cette exigence en roulant au pas afin d'éviter de jeunes punks occupés à marchander des barrettes de shit. Après lui avoir glissé un billet dans la main, je descendis de voiture et m'enfonçai tête basse dans l'inoffensive racaille, faisant corps avec elle, traînant mes bottes sur le bitume du trottoir, épuisé par la faim, bien décidé à rendre à mes traits leur souplesse coutumière. Un skinhead

arborant un tee-shirt « *Hitler On Tour* » et dont la bande attendait sagement derrière lui, s'en prit à deux petits iroquois. Sortant un cran d'arrêt, il les somma de lui donner tout ce qu'ils avaient sur eux. Avec leurs quatorze ans à tout casser, les pauvres ne faisaient pas le poids. Je m'arrêtai à leur hauteur et remontai le zip de mon perfecto tout en tendant l'oreille. Le skin se prenait décidément pour le maître absolu, traitait les autres de sous-hommes en se targuant de faire partie de la race supérieure. Je me tournai, lui saisis le poignet et le lui tordis de toutes mes forces devant les yeux éberlués des deux gamins qui s'enfuirent en courant. La lame virevolta dans les airs avant de retomber entre les rangs du « surhomme ». Notre altercation avait vidé la rue en une fraction de secondes. Les rats, ayant senti que quelque chose tournait au vinaigre, avaient tous quitté le navire et s'en étaient retournés sur le boulevard. Le skin me cracha à la figure et tenta de me balancer son genou dans l'entrejambe. Je reculai et l'agrippai par le cou, l'obligeant ainsi à me suivre jusqu'à ce que nous soyons hors de vue. Je le frappai à mon tour là où il avait voulu m'atteindre et profitai lâchement de son incapacité à riposter pour lui trancher la carotide d'un coup de dent carnassière. Ses yeux opaques sortaient de leurs orbites et lançaient des regards affolés dans tous les sens, cherchant à comprendre ce qu'il pouvait bien se passer. Ses jambes s'agitaient désespérément. Je sentais chacun de ses muscles se démener, bandé à l'extrême, refusant de se rendre à l'évidence. Mon manque avait atteint un tel seuil que je ne pus m'empêcher de déchiqueter ma proie avec rage, dévorant quelques lamelles de peau qui ne me dégoûtèrent pas le moins du monde mais augmentèrent particulièrement mon plaisir. Ma victime fut occise plus vite que je ne l'avais souhaité et je dus refréner ma gourmandise avant que son sang ne devienne franchement imbuvable. Mon gibier leva une dernière fois une main molle et c'en fut fini. Il s'effondra dans mes bras, exsangue, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte décrivant le sourire pathétique que les humains font à la mort violente. J'étais quant à moi rassasié, gorgé de ce nectar de vie qui m'avait rendu ma force ainsi que mon visage. Je touchai ma joue et appréciai sa texture souple où les rides semblaient n'avoir jamais tissé leur toile, essayai mes lèvres, lissai ma moustache engluée. Je

tirai le cadavre par les pieds, ouvris la providentielle bouche d'égout sur laquelle avait eu lieu l'attaque et le laissai dégringoler le long du collecteur jusqu'à ce que j'entende le « crac ! » signifiant que son crâne était arrivé à destination.